

LE PROVENCAL

27 DECEMBRE 1963

20.10.1963
27.12.1963
18.01.1964

64

NICE - MATIN
NICE

30 OCTOBRE 1963

PRIX DES CRITIQUES DE LA BIENNALE DE PARIS Le jeune peintre Piero GRAZIANI rêve d'avoir un atelier sur les du golfe d' Ajaccio

Corse de Vivario, 32 ans, un enfant des muses qui n'aura jamais les pieds sur terre. Il adore ce qui est beau, ce qui est monstrueux l'intéresse et parfois le passionne. Il niche dans son atelier parisien de la rue du Dragon. Il est comme chez lui dans les bars et les galeries de la rue de Seine. Saint-Germain-des-Près est son village. Il ne quitte la rive gauche que pour aller place des Etats-Unis chez son amie Marie-Laure, vicomtesse de Noailles. Il connaît très mal les Champs-Élysées. Il n'est à Paris que parce qu'il faut y être. Tel est le peintre Piero Graziani, prix Fénelon 1959, et prix des critiques de la Biennale de Paris 1963.

«... L'aventure de Piero Graziani, écrit René Derouille, se situe au sein du rêve parmi les images toujours recommencées, déroulées devant ses yeux, comme celles projetées par les chères lanternes magiques.

« Les fleurs, les oiseaux, les golfes, les

mers, les cuisses charnues denses apportent leurs forces vives la matière reprend à-dire s'individualise, s'éveille de la sensualité de la peau d'une pulpe, de la légèreté, la viscosité des écailles, à l'eau... »

Dans les tableaux de Graziani s'ouvre un somptueux univers perpétuel des noces de la mer », dit encore Olivier

Il n'est donc pas étonnant que le jeune peintre, la Corse soit, l'expression, « la Cythère des mers ». Il n'est donc pas étonnant que Piero Graziani rêve de s'installer aux bords du golfe d' Ajaccio où il pourra communiquer avec les éléments et poser son monde poétique songes qu'il modèlera ensuite de ses rêves.

Pascal

LA BIENNALE DE PARIS L'A DISTINGUÉ



C'est à un jeune peintre corse, Piero Graziani, que vient d'être attribué le Prix de la Critique de la biennale de Paris. On sait que la biennale est une des manifestations artistiques les plus importantes de l'année parisienne. Elle réunit, au mois d'octobre, dans les salles du musée d'Art moderne, au palais de Chaillot, les œuvres les plus significatives des « moins de trente ans ». Piero Graziani n'est pas un inconnu pour le public insulaire et l'on se souvient, sans doute, du succès que remporta son exposition à Bastia, au mois de juillet dernier. C'était la première exposition d'art moderne jamais organisée en Corse. Le Prix de la Critique que Graziani cueille, après le prix Fénelon, est la reconnaissance par les critiques d'art de la place qu'il occupe parmi les peintres de la nouvelle génération. Sur notre photo : Piero Graziani s'entretenant avec la romancière Louise de Vilmorin, au cours du vernissage de son exposition à Bastia.

de vous à moi

la peur

Événement récent, et intéressant, changement notable dans les mœurs, il n'y a plus maintenant de ligne de démarcation entre les jeunes et les gens d'âge, les croulants, mot de moins en moins employé. La barrière est tombée, heureuse issue du conflit des générations, la paix signée, la bonne volonté de part et d'autre semble-t-il. Un motif de division disparaît.

Les choses sont déjà loin sur la voie de la compréhension mutuelle puisque la semaine dernière, au ministère de la Recherche scientifique, un déjeuner officiel a réuni huit lycéens et lycéennes des classes de première et six des plus grands savants français, dont M. Francis Perrin, le haut-commissaire à l'énergie atomique; M. Courrier, le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences; M. Coulomb, le directeur du Centre national d'études spatiales; et M. Denisse, le directeur de l'Observatoire de Paris.

Et tout de suite paraît-il, dès les hors-d'œuvre, la sympathie a présidé aux conversations. Pas de timidité du côté des potaches, pas d'air sentencieux du côté des sommités. Une réussite complète.

En outre, les jeunes ont à présent leurs tribunes, leurs rubriques. On les entend à la radio, ils donnent leur avis dans les journaux.

L'un d'eux, un Parisien, traitait récemment du problème des « copains », notait qu'il existe des « copains » bacheliers et bien décidés, comme lui, à poursuivre sérieuse-

ment leurs études, et situait la cause du « phénomène copains » dans la vie moderne :

« Dans notre monde où tout est mécanisation, automatisation, robotisation, où d'un seul coup de pouce on peut faire sauter la planète, les jeunes ont peur, soit consciemment soit inconsciemment. »

Voilà un aveu qui doit retenir l'attention, un argument de poids, l'explication de ces folies frénétiques auxquelles se livrent les jeunes. On a peur, et pour oublier qu'on a peur on crie, on hurle, on se trémousse. Siffler, comme autrefois, ne suffit plus pour se donner du courage. Des moyens plus bruyants s'imposent, tant la peur, consciente ou non, est grande.

La présence de cette peur ne l'avons-nous pas vue à la dernière Biennale de Paris, au musée d'art moderne, notamment dans cette salle dite « l'abattoir ». C'est elle, ce ne peut être qu'elle, la peur, qui a orienté l'inspiration vers des sujets obsédants, effroyables : ces corps ouverts, ces formes monstrueuses, ces visions de cauchemars, ces symboles de supplices et de mort.

Et il y a de quoi, en effet, avoir peur. Tout justifie la terreur dans une humanité qui fait fausse route et se déshumanise. La haine, la guerre, les villes détruites, les camps de concentration, les assassinats en masse, les chambres à gaz, et après ces horreurs, aujourd'hui, la menace suspendue des armes nucléaires.

Le monde entier a peur, ce qui peut-être le sauve. La paix ne tient sans doute qu'à cette peur qui le tenaille. Tout espoir n'est donc pas perdu. Mais vivre ainsi, avec cette peur, est-ce vivre ?

Roger-Louis PILLET.

L'Echo Républicain de la Creuse
et du Perche
CHARTRES

18 JANVIER 1964